

Retour sur LES ATELIERS D'ÉCHANGE

des
Rencontres
de
**l'Atelier
Paysan**

16-18 juin 2016
Ferme du Domaine
Saint-Laurent (71)



SOMMAIRE

s proposent quelques
st samedi 18 juin à partir
rtout sur le domaine et
us chapiteau.

vert au-delà de ceux
à aux Rencontres de
a paysanne, histoire de
ntre aux badauds les
aysannes et faire se
s.

an.org
aysan.org

3 jours	50€	120€
Vendredi	25€	65€
Sam&Dim	35€	75€
ENTREE DU BADAUD***		
Entrée journée		10
Entrée soirée		10
ENTREE GRATUITE POUR -16ANS (sans repas)		

* inclus : participation possible aux ateliers débats, aux conférences, concerts et aux chantiers et initiations. (camping et sanitaire compris)
** Repas et p'tit déj inclus, sauf samedi soir et dimanche soir.
***Le tarif «Badaud» comprend seulement l'entrée sur le site et aux concerts, sans le camping, les repas et les ateliers.

Thème n°1 TROUVER LE CHEMIN DE L'AUTONOMIE

Thème n°2 LE COLLECTIF, SON ACCOMPAGNEMENT

Thème n°3 L'OUTIL (RÉ)APPROPRIÉ

Ces trois textes ont été écrits à partir des temps d'échange des Rencontres consacrés à :

- « Dégager du temps sur sa ferme pour s'impliquer »
- « Innover ensemble : témoignage sur les expériences du Néobucher et du Charimaraïch' »
- « Semences et agroéquipements : même combat ! Enjeux de propriété intellectuelle, industrielle et notion de biens communs »
- « Le paysan n'est pas une machine, réflexions sur l'ergonomie »

En écho, ils sont parsemés d'idées développées par l'historien des techniques François Jarrige lors de sa conférence du samedi : « La fin des paysans et les ravages de la modernisation agricole »

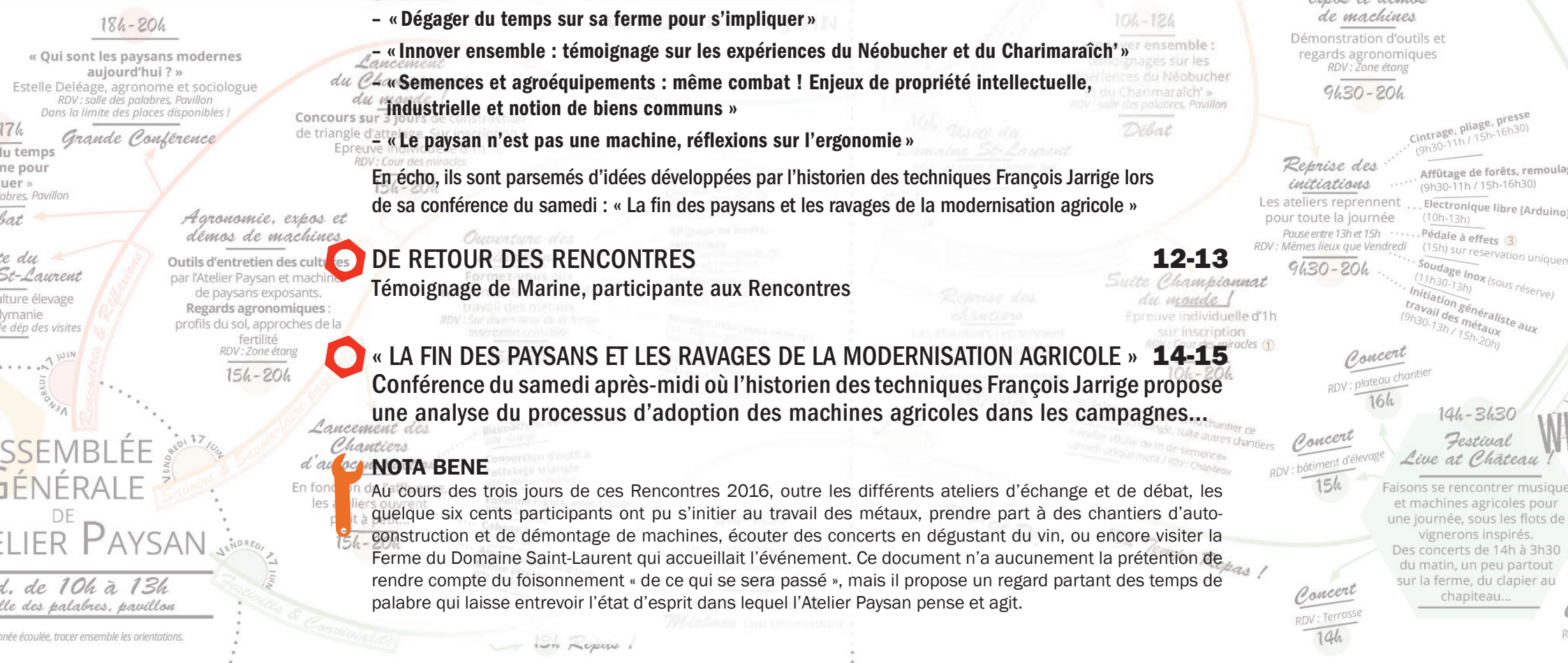
DE RETOUR DES RENCONTRES

Témoignage de Marine, participante aux Rencontres

« LA FIN DES PAYSANS ET LES RAVAGES DE LA MODERNISATION AGRICOLE »
Conférence du samedi après-midi où l'historien des techniques François Jarrige propose une analyse du processus d'adoption des machines agricoles dans les campagnes...

NOTA BENE

Au cours des trois jours de ces Rencontres 2016, outre les différents ateliers d'échange et de débat, les quelque six cents participants ont pu s'initier au travail des métaux, prendre part à des chantiers d'auto-construction et de démontage de machines, écouter des concerts en dégustant du vin, ou encore visiter la Ferme du Domaine Saint-Laurent qui accueillait l'événement. Ce document n'a aucunement la prétention de rendre compte du foisonnement « de ce qui se sera passé », mais il propose un regard partant des temps de palabre qui laisse entrevoir l'état d'esprit dans lequel l'Atelier Paysan pense et agit.



FAIRE DE CETTE AG UN MOMENT QUI NOUS RESSEMBLE

L'objectif des Rencontres était simple et complexe à la fois, comme l'Atelier Paysan.

Après une semaine de préparation, et pendant trois jours, le Domaine Saint-Laurent a accueilli une multitudes

d'ateliers, de démonstrations, temps d'échange, dégustations, libations, concerts..., illustrant à merveille l'idée que derrière chaque outil, il y a une aventure humaine. « *Ce qui est bien à l'Atelier Paysan c'est qu'on se pose la question de la technique en faisant ; il n'y a pas que des grands débats ni que des discussions autour de "comment tu règles ton outil" ... C'est important pour moi.* » Et Clément n'est pas le seul à ressentir cela.

Pour les néophytes de l'Atelier, comme l'historien François Jarrige, venu donner une conférence le samedi soir, le message semble également être passé : « *Je découvre l'Atelier Paysan. Je vois d'abord de la bidouille agricole et l'apprentissage par les acteurs de savoir-faire pour reconquérir une autonomie, mais aussi un projet qui vise à politiser les choix techniques en expliquant que la technique n'est pas juste une sorte de devenir neutre ou inévitable et qu'elle véhicule certains rapports au monde, aux autres.* » Marine, quant à elle repartira avec le sentiment que « *quand je tapais sur mon fer à béton, je participais donc à un projet politique. Apprendre à fabriquer des outils prend un sens au sein d'un horizon plus large : forger des outils pour avoir une prise sur le monde. Pour participer, justement, à l'histoire en train de se faire.* ».

L'Atelier Paysan est issu de l'action collective de paysans et paysannes qui ont souhaité l'organiser comme une boîte-à-outils les accompagnant dans leurs démarches d'autonomisation individuelle et collective. Par exemple, les formations à l'auto-construction sont des moments collectifs, d'éducation populaire, où l'idée est de faire monter chacun en compétences et de mettre en lien les novices comme les confirmés. Tout le monde, quel que soit son niveau, participe aux différents travaux de perçage, soudure, découpe... Le premier objectif de ces formations est de transmettre des compétences de manière à ce que chacun reparte plus autonome (mais pas impérativement avec un outil prêt à l'emploi). Plus largement, lors des Rencontres de juin, l'autonomie était au cœur des différents temps d'échange.

TROUVER LE CHEMIN DE L'AUTONOMIE



Ne pas se laisser déterminer par le travail

« En maraîchage, la norme c'est de crouler sous le travail et prendre de la hauteur n'est pas chose facile », estime Pascal Pigneret, maraîcher et sociétaire de l'Atelier Paysan. Venu témoigner le vendredi après-midi, lors de l'échange « Dégager du temps sur sa ferme pour s'impliquer », Pascal explique que son système (culture en planches permanentes et commercialisation en Amap) a été pensé à partir de ses objectifs personnels : avoir du temps pour sa famille, prendre des vacances, s'impliquer dans de nombreuses dynamiques, se former, sortir de sa ferme... Ne pas se laisser entraîner et déterminer par les tâches à accomplir, passe prosaïquement pour Pascal par le port d'un gilet plein de poches emplies de petit matériel pour s'éviter d'inutiles allers-retours du champ à l'atelier et noter simplement les tâches effectuées. Temps de travail, de tracteur, consommations d'énergie, date et nature des interventions... Il s'astreint à enregistrer au mieux ce qu'il

fait pour objectiver les différents postes, observer les évolutions d'une année sur l'autre (impact du réglage du semoir, comportement des variétés...) et faire des choix éclairés (à partir de son chiffre d'affaires par heure de commercialisation, par exemple). En réaction au témoignage de Pascal, Mathieu Dunand, également maraîcher et sociétaire de l'Atelier Paysan tempère : « Ce n'est pas parce que tout est noté que les cultures réussissent... Les premières années, même en réfléchissant l'organisation, on n'a pas six semaines de vacances ; mais c'est important de bien noter pour arrêter de faire des erreurs. » Pour lui, la montée en compétence technique est également un facteur à même de faire gagner beaucoup de temps, tout comme le fait de ne pas habiter sur la ferme aide dans la recherche d'un équilibre entre travail et vie personnelle. « Si l'on veut gagner du temps, il faut s'organiser et être capable d'identifier ce qu'on subit pour le changer », résume Pascal pour qui l'outillage aura favorisé la mise en place d'un système de culture lui permettant de dégager du temps et d'adop- ...



... ter une certaine hauteur de vue sur son travail. Le temps d'échange du dimanche matin, « Le paysan n'est pas une machine ! » et son initiation à la pratique du Feldenkrais (méthode qui se concentre sur la prise de conscience de son corps et de ses possibilités de mouvements), invitait à se poser la question du rapport au corps comme outil de travail. En initiant une réflexion sur les « façons de faire » (de travailler, de bouger) et en interrogeant les gestes de tous les jours, le Feldenkrais peut également contribuer à une prise de hauteur et à une autonomisation à même d'induire des changements de pratiques.

Le rôle fondamental du groupe ou la culture du collectif

Pour Jean-Claude Balbot, ancien éleveur de l'Ouest participant également à l'atelier « Dégager du temps sur sa ferme pour s'impliquer », « *objectiver l'activité par des chiffres, c'est très important pour être honnête et montrer aux jeunes que la vie ne*

LA QUESTION DE L'AUTONOMIE DU PAYSAN N'EST PAS QUE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, ELLE EST AUSSI FORTEMENT EN RELATION AVEC L'EFFICACITÉ DU TRAVAIL

ressemblera pas à leur plan de professionnalisation personnalisé déposé à la Chambre... Mais il ne faut pas non plus s'enfermer dans l'objectivation et être conscient que l'acquisition de l'autonomie passe par le groupe ; il n'y a pas si longtemps, en élevage, le travail en groupe était la condition pour se dégager du temps sur sa ferme. »

L'importance du groupe dans la recherche d'autonomie a bien été illustrée par le témoignage de Gautier Félix, ancien animateur à l'Aladear, lors de l'échange du samedi matin : « Innover ensemble ». Il présentait l'expérience du Maps¹, à l'origine d'un chariot maraîcher, le Charimaraïch'. Ce groupe de producteurs lorrains, composé d'une dizaine de paysans et paysannes en cours d'installation ou récemment installés, s'est constitué en 2014 sous l'impulsion et l'animation de l'Aladear. Leur objectif a été d'oser prendre le temps de la réflexion, de s'interroger sur les systèmes de culture de chacun. De cette démarche a émergé, entre autres, le Charimaraïch', outil inattendu dont le développement a contribué à entretenir la dynamique du groupe



pendant près de deux ans. « *Collectivement, on s'est aperçu que si l'on séparait les thématiques [itinéraires techniques, planification, commercialisation...], on n'arriverait pas à travailler sur le lien entre les choses, qui est pourtant à la base du maraîchage en agro-écologie paysanne, explique Gautier. Les gens ont pris le temps de prendre du recul ; nous avons rapidement appris à problématiser les situations, nous avons avancé pas-à-pas en mettant en lien chaque thématique, en faisant des allers-retours. »* À certaines périodes, le groupe se réunissait jusqu'à une fois par semaine pour soulever des questions communes et apporter des réponses différentes en fonction des contextes de chacun. Outre l'apport technique de solutions, les maraîchers du Maps ont également acquis,

grâce au groupe, une certaine confiance en eux. Après le prototypage des premiers Charimaraïch' et deux ans de travail collectif, le groupe a décidé d'arrêter. « *En déroulant, on avait du travail pour dix ans, plus tu réfléchis et plus tu as de choses à réfléchir... Une des réussites de ces maraîchers, c'est de s'être fixé des limites et des objectifs alors que la course à la suractivité est un réel risque, surtout chez ceux qui débutent* », analyse Gautier. À partir de cet outil simple, les maraîchers du Maps se sont posés plein de questions sur leur travail, gagnant ainsi en autonomie dans l'analyse de leurs systèmes qui, sur les deux ans du projet, auront beaucoup évolué. L'importance des liens entre les personnes, leurs systèmes et les territoires où elles se trouvent était également au ...

... centre de l'intervention de Guy Kastler, paysan militant au Réseau semences paysannes (RSP), invité à intervenir lors de l'échange « Semences et agroéquipements : même combat ! », le samedi après-midi. Les semences et les agroéquipements peuvent être vus avant tout comme une somme de savoirs populaires² ; ils sont amenés à évoluer d'une ferme à l'autre, et ne sont que des bases de travail, à chacun et chacune de se les approprier.

Plus d'autonomie pour une meilleure efficacité dans le travail

Comme le rappelait Guy, en France, les premières réflexions autour des semences paysannes viennent du monde de l'agriculture biologique (Nature & Progrès, les biodynamistes...). « Nous faisons

le constat que de moins en moins de semences étaient adaptées et performantes dans nos systèmes donc des paysans ont commencé à travailler là-dessus, raconte Guy pour qui la question de l'autonomie du paysan n'est pas que philosophique et politique, mais est aussi fortement en relation avec l'efficacité du travail. *Au début des années 2000, une nouvelle réglementation imposait d'utiliser des semences certifiées agriculture biologique [AB], donc inscrites au catalogue des variétés ; or nous n'utilisons pas ces variétés, nous préférons les locales !* » Et ces variétés locales ne sont pas au catalogue car leur principe même est en opposition avec les critères d'inscription (la distinction des autres variétés, l'homogénéité au sein de la variété, et la stabilité dans le temps) ! À la même période, ce sont les premiers fauchages d'OGM, qui se sont accompagnés d'une prise

de conscience : on pourrait faucher tout ce que l'on voudrait mais s'il n'y avait rien de proposé sur les semences, le combat serait vain. Le RSP est né en 2003 de cette dynamique de paysans et paysannes voulant utiliser les semences qu'ils jugent les plus appropriées à leurs besoins.

S'autonomiser dans le travail, c'est se donner ses propres lois et, en matière d'équipement, les préférences de chacun et chacune conditionnent les outils utilisés et orientent les façons de produire (comme le plaisir et le goût peuvent orienter le choix d'une variété plutôt que d'une autre). Lors de l'échange du dimanche matin, « Le paysan n'est pas une machine », le constat a été posé qu'à l'heure où beaucoup de projets se focalisent sur une agriculture très manuelle (et donc potentiellement briseuse de corps), l'optimisation de l'effort et l'économie des

corps sont centrales. Il n'est cependant pas simple de fixer la limite entre recherche de confort légitime et perte de maîtrise, dissolution du lien au sol. L'appréciation de la difficulté du travail est subjective et l'image du métier véhiculée, « contraignant et difficile » pour le maraîchage par exemple, va peut-être trop loin. Lors de sa conférence « La fin des paysans et les ravages de la modernisation agricole », l'historien des techniques François Jarrige faisait remarquer que, en agriculture comme ailleurs, la question de la difficulté du travail et de « l'émancipation du travailleur » sont toujours mobilisées pour justifier l'introduction d'une machine et que depuis le XVIII^e siècle, on assiste à la construction par les ingénieurs et les élites d'une image où les paysans sont pensés comme des archaïques et le travail agricole comme un travail de brute... Où placer le curseur... ?

- 1- Groupe Maraîchage autonome sur petite surface.
- 2- Définis comme des savoirs issus de l'expérience des personnes et de leur savoir-faire, dans un contexte donné.



Jeunes « hors cadre » en démarche d'installation, agriculteurs conventionnels ou en bio souhaitant continuer à faire évoluer leurs pratiques... Les solutions proposées par l'Atelier paysan autour du matériel et des bâtiments agricoles permettent aux agriculteurs de toutes origines de trouver du matériel adapté à moindre coût et de s'insérer dans un réseau d'entraide dynamique donnant accès à des ressources techniques et des collègues pour s'engager sur le chemin de l'autonomie et de l'agroécologie (extrait des rapports d'assemblée générale 2016).

LE COLLECTIF, SON ACCOMPAGNEMENT



Le collectif pour oser

La force du collectif est à la base de la mise au point du Néobucher¹, démarche présentée lors de l'échange du samedi matin « Innover ensemble ». En 2014, l'association de praticiens de la traction animale Hippotese a souhaité travailler avec l'Atelier Paysan sur la remise au goût du jour du Bucher. « L'idée était dans les cartons depuis longtemps et la possibilité de mobiliser l'Atelier Paysan a servi de déclic au groupe pour s'engager dans la reconception de la base technique existante », explique Deny Fady d'Hippotese. Animation des échanges, émergence d'un cahier des charges, prototypage, tests sur plusieurs fermes... le groupe a vite avancé. Pour Deny, « le Néobucher est l'histoire d'une mise au point énorme dont le succès repose sur la complémentarité de nos compétences, l'implication collective et le plaisir à travailler ensemble ».

Le Réseau semences paysannes (RSP), présent lors de l'échange du samedi après-midi « Semences et agroéquipements, même combat ! », est né, pour sa part, dans la suite d'une ren-

contre organisée en 2003 à Auzeville, près de Toulouse. « Nous étions plusieurs paysans à travailler sur notre autonomie semencière et, après une enquête dans les différents réseaux "alter", nous avons décidé de nous rencontrer, raconte Guy Kastler, du RSP. Cent cinquante personnes étaient invitées, en toute discrétion car ce qu'on faisait était interdit. Nous sommes trois cents paysans à être venus... Le sujet parlait à beaucoup de gens. » Dans la foulée de cette rencontre, des visites, voyages et échanges de savoirs « en bord de champ » sont organisés, et commence à germer l'idée, collectivement, que même s'il est interdit de faire ses propres semences, c'est peut-être néanmoins légitime. « On a commencé à s'intéresser au droit, pour s'apercevoir que la législation européenne s'applique aux utilisations commerciales et, après des années de lutte, de mobilisation et de lobbying, on a obtenu qu'en France les paysans aient le droit d'échanger des semences..., précise Guy. Cela a marché car aujourd'hui nous ne sommes plus cent cinquante mais des milliers, et nous sommes devenus plus nombreux car nous n'avons pas eu peur, ...



... ensemble, de faire ce qui était interdit, tout en sécurisant les pratiques en disant ce qu'on faisait. » Le RSP témoigne aujourd'hui par ses actions du fait que le droit et son application ne sont pas immuables et qu'il s'agit d'un rapport de force dont nous sommes des acteurs.

Le collectif producteur de commun

« Le collectif ne préexiste pas, il se construit », estime Gautier Felix, ancien animateur à l'Aladeur, au cours de l'échange « Innover ensemble ». Pour le Maps², le projet autour du Charimaraïch' aura été fédérateur ; « au début, nous faisons des réunions, visites de fermes, et un jour, on tombe sur un chariot de désherbage marrant, et on s'est dit qu'on allait en refaire un et forcément qu'on allait l'améliorer », se souvient Gautier qui résume : « C'est en apprenant à souder que le groupe s'est soudé. » Faire le lien entre pensée et pratique, en « faisant ensemble »

COMMENT PARTAGER L'IDÉE QU'UNE TRANSFORMATION VIABLE ET PÉRENNE DE L'AGRICULTURE NE PASSERA QUE PAR DES ÉCHANGES À PARTIR DES VÉCUS DE TERRAIN ET UNE VISION COLLECTIVE DES SYSTÈMES AGRICOLES ET ALIMENTAIRES ?

faibles préexistaient entre certains. Au moment de sa constitution, des objectifs (mener une réflexion globale sur l'autonomie dans des systèmes de maraîchage sur petite surface), un cadre de travail et des valeurs ont été affirmés. « Le point de départ partagé par tous, c'était la bio, explique Gautier. Pour aller à la racine des choses et de ce que les personnes voulaient, il fallait être radical ; ce qui nous a d'ailleurs valu d'être taxés de "groupe élitiste" même si sur le temps du projet il y a eu des moments ouverts et qu'on a beaucoup partagé, en termes de méthodologie notamment. » La dynamique du Maps s'explique aussi par des savoirs d'écoute qui ont été travaillés au sein du groupe pendant toute la durée du projet.

Pour Léo Coutellec, engagé au Miramap et enseignant-

lors d'ateliers, de fêtes et de voyages... c'est là-dessus que la confiance et des liens forts sont nés entre les membres du groupe qui a mis un an à se constituer sachant que des liens

chercheur en philosophie des sciences et des techniques, présent lors de l'échange « Innover ensemble », d'autres formes de collectifs comme les Amap³ qui associent agriculteurs et citoyens, sont intéressantes. Ces associations, en rassemblant autour d'un objet commun, l'alimentation, permettraient de sortir de la dissociation entre producteurs et consommateurs : « Aujourd'hui, malgré la dissociation des milieux producteur et consommateur, mise en place par le système industriel, nombre de personnes se sentent concernées par l'agriculture sans être paysan, constate-t-il. Du côté paysan, en devenant producteur de ses outils on dépasse cette opposition producteur-consommateur et expert-usager ; l'Atelier Paysan contribue à élargir la brèche et il serait dommage, pour les agriculteurs, de se sortir du rôle de consommateurs d'outils, tout en se cantonnant à celui de producteur de nourriture... » Pour servir des objectifs politiques tels que la mise en œuvre d'une agriculture moins destructrice, pourvoyeuse d'emplois et respectueuse des gens ici et à l'autre bout du monde, l'alliance avec les citoyens pourrait donc être bien utile, voire même s'avérer indispensable.

Le collectif s'accompagne

« L'Atelier Paysan n'est pas un constructeur d'outils, les constructeurs sont les stagiaires qui ont mis la main à la pâte, en se formant. Un des objectifs principaux de notre structure est l'autonomisation des paysans. » Ces quelques lignes du rapport d'activités de la Scic consacrées à la formation à l'autoconstruction illustrent bien l'état d'esprit. Derrière le « Ne venez pas comme vous êtes ! », l'Atelier Paysan qui se revendique clairement de l'éducation populaire, invite les personnes et groupes avec lesquels il travaille à sortir de la posture de consommateur de services. Une problématique qui concerne toutes les structures de développement agricole et rural.

Dans l'échange du vendredi après-midi consacré à « Dégager du temps sur sa ferme pour s'impliquer », la question du « pourquoi s'impliquer » n'a pas été creusée comme elle aurait pu l'être ; elle est pourtant essentielle dans un moment où l'action collective paysanne n'est pas au rendez-vous. Toutes les compétences, la motivation, et la bonne volonté des salariés des structures ne peuvent compenser la ...

... démobilitation concrète des paysans. « *Comment faire en sorte que les militants ne soient pas tous des vieux cons ?* », interpellait un participant à cet échange sur un ton gentiment provocateur. S'interroger sur la base sociale effective des mouvements agricoles en dit long et n'est pas simple. Existe-t-il un « individualisme paysan » plus fort aujourd'hui qu'hier, notamment chez les jeunes installés ? Comment partager l'idée qu'une transformation viable et pérenne de l'agriculture ne passera que par des échanges à partir des vécus de terrain et une vision collective des systèmes agricoles et alimentaires ? Outre cette dimension « collective et politique », il y a aussi la volonté de faire en sorte que les personnes qui s'ins-

tallent ne se brisent pas. Si beaucoup de vocations sont suscitées par « *des gratteurs de chakras biodynamistes* » dont les vidéos sur internet donnent envie de rejoindre l'agriculture, le passage à l'acte est bien souvent difficile et se doit d'être accompagné, notamment par des collectifs. Dans son témoignage, Gautier explique que le Charimaraîch' est très rapidement devenu « *outil-projet pour faire groupe et se réapproprier une dimension du travail paysan : le lien avec les autres, les confrères, les collègues, les pairs avec qui on brasse des idées en continu et dont on prend soin aussi* ». Outre le prétexte à faire groupe, l'importance de prendre soin de la dynamique est ressortie de l'échange « Innover ensemble ». Qu'il



s'agisse du Néobucher ou du Charimaraîch', ces deux projets ont mobilisé des méthodes et des façons de « faire ensemble » à même d'inspirer d'autres collectifs de paysans. « *Dans un groupe, le travail d'animation consiste à faire circuler les informations, sentir les points de bascule, lancer un atelier...* », estime Gautier pour qui la dynamique autour du Charimaraîch' n'est pas née d'un accompagnement

technique : « *La première chose que nous avons appris à faire, c'est problématiser les situations, détaille Gautier. Si j'ai été le starter sur certains points, je laissais la place ensuite, je revenais quand je sentais qu'il y en avait besoin... S'il n'y a pas forcément besoin d'un animateur salarié, il y a néanmoins besoin d'animation, on ne naît pas dans l'autogestion, ça s'apprend !* » Et pas à l'école...

- 1- Le Bucher est un porte-outils pour la traction animale, construit dans les années 1950 en Suisse.
- 2- Groupe Maraîchage autonome sur petite surface.
- 3- Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne.

Parmi ses multiples activités, l'Atelier paysan organise une traque des connaissances paysannes autour de l'agroéquipement adapté et des bâtiments, comme pouvait en rendre compte l'exposition d'architectures paysannes présentée lors des Rencontres, dans la

salle des palabres. Les planches de cette exposition racontaient quelques histoires d'auto-construction de bâtiments paysans, mettant ainsi en valeur les recherches menées par l'Atelier sur l'architecture paysanne libre depuis 2015 et les initiatives de réappropriation des outils de production dans les fermes.

L'outil ou la machine, sont à la fois produit de consommation et objet politique ; dans sa conférence, « La fin des paysans et les ravages de la modernisation agricole », l'historien des techniques François Jarrige nous montre également comment au XVIII^e et XIX^e siècles, quand l'industrie se répand, l'agriculture apparaît comme un débouché intéressant pour les machines...

L'OUTIL (RÉ)APPROPRIÉ

L'outil, les fins et les moyens

Au cours de l'échange « Innover ensemble », les témoignages de l'association Hippotese autour de la mise au point du Néobucher (porte-outils pour la traction animale) et du Maps¹ à l'origine du Charimaraïch' (chariot maraîcher) en Lorraine, ont bien mis en évidence les deux faces d'une même pièce : en auto-construction, l'outil est, d'un côté, un support pour le groupe, pour « faire groupe » et, de l'autre, une finalité, quelque chose d'utile. L'idée du Néobucher vient de la redécouverte, dans les années 1990, d'un outil suisse, le Bucher : « Au début, on en importait mais, avec le redéploiement de la traction animale, la demande a augmenté et on en a trouvé de moins en moins, explique Deny Fady d'Hippotese. En traction animale, il existe beaucoup d'outils qui sont plus ou moins intéressants, on réinvente souvent l'eau chaude... Nous nous sommes dit qu'on allait partir d'un outil qui marche, avec comme



critères premiers dans le cahier des charges, défini collectivement, qu'il soit sous licence libre et qu'on puisse le fabriquer dans une ferme avec du matériel simple. » Le Maps, de son côté, a vu

le jour dans une Lorraine qui recense beaucoup d'installations récentes en maraîchage ; d'une petite dizaine d'ateliers il y a quelques années, on en dénombre plus d'une centaine aujourd'hui.

Dans la région, les circuits longs occupent le paysage et quand on crée une ferme sur une petite surface (environ 5000 m² au début), il faut se confronter à la question d'un outillage adapté, sachant que ...



... peu de travaux existent sur la question, notamment en matière d'ergonomie.

Lors de l'échange du dimanche matin consacré au thème « Le paysan n'est pas une machine » et à une initiation à la pratique du Feldenkrais, quelques réflexions sur l'ergonomie et la prise de conscience de son corps comme outil de travail premier ont été développées. Si la conception d'outils à même de soulager ou faciliter le travail du corps est une entrée importante, le constat a été fait que l'on se rend rarement sensible à ce que l'outil (sa fonction, sa forme...) fait faire au corps (« *en utilisant cet outil, je vais être amené à faire tel geste, à accomplir telle tâche... en ai-je conscience, suis-je prêt à le faire ?* »). La mécanisation, symbole d'une nouvelle forme d'efficacité, est d'abord conçue comme une extension du geste technique, pour le prolonger et l'amplifier, avant de le remplacer petit à petit. En tra-

vaillant pour l'Homme de manière autonome, la machine le « libère » d'un labeur certain mais le « prive » de l'exercice de gestes techniques, c'est-à-dire de l'exercice de sa propre implication².

Alléger la difficulté du travail agricole, présenté dans les discours sur les paysans construits par les élites agricoles comme « *un travail de bête de somme* », est l'un des principaux arguments utilisés pour justifier l'adoption d'un outil, d'une machine. Tel était le cas au moment de la mécanisation du battage des céréales au XIX^e, comme l'a montré François Jarrige, et tel est encore le cas aujourd'hui ; dans l'élevage dit de précision, les capteurs RFID et la production de données en masse (concernant les suivis physiologiques, morphologiques et comportementaux des animaux par exemple) ne sont-ils pas censés « *aider l'éleveur* », le décharger de certaines tâches physiques et mentales... ?³



L'outil, objet politique

Au cours de l'échange « Semences agroéquipements : même combat ! », le samedi après-midi, un détour par la question de la propriété intellectuelle et industrielle a été fait. Les problèmes de privatisation du vivant par le dépôt de brevets sur l'information génétique concernent également, à un autre niveau, les machines agricoles. Comme le font les paysans du Réseau semences paysannes (RSP), il y a une nécessité pour les auto-constructeurs de se protéger du brevetage des savoirs paysans ou de l'impossible diffusion ou reproduction par auto-construction de solutions matérielles brevetées. En matière de semences et d'outils, les savoirs populaires qui leurs sont associés ont fortement été mis à mal (Guy Kastler, paysan impliqué dans le RSP va même jusqu'à dire qu'en France,

concernant les semences, ils ont disparu), avec le risque, si on ne fait pas ré-émerger de savoirs populaires, de laisser faire le projet industriel qui, pour Guy Kastler, est « *de nous transformer en serviteur de robots et de remplacer le paysan* ». Le RSP préfère axer sa mobilisation sur les savoirs populaires plus que sur les semences comme « biens communs ». « *Si l'on se dit que les semences paysannes sont un bien commun, on va les mettre dans des banques, des collections et elles deviendront finalement le patrimoine commun du club des semenciers*, explique Guy Kastler. *Nous préférons aussi parler de communs plus que de biens communs, qui sous-tend la possibilité de l'existence d'un marché.* » En faisant le parallèle avec les semences, ne serait-il pas fécond pour la démarche de l'Atelier Paysan de donner la priorité aux savoirs (construction, usages...) autour de ...



... l'outil plus que sur l'outil lui-même ? La « valeur » du travail de l'Atelier Paysan réside peut-être davantage dans les formations dispensées et ce qu'elles apportent à ceux qui les suivent que dans les plans libérés. Le brevet est un document technique qui vient protéger une solution technique et dans lequel on trouve des revendications reposant des inventions antérieures ; chez les industriels, le jeu d'adap-

tation-contournement des brevets existants est un sport national. Qu'il s'agisse des agroéquipements ou des semences, le système juridique reposant sur le brevet est fait par le système industriel. « Le brevet est un cadre terrible, sclérosant, mis en place pour favoriser les "gros", estime l'historien des techniques François Jarrige. La mise en place juridique du brevet était à l'origine contre les artisans et on trouve

trace, dans les années 1840 en Angleterre, de nombreux procès d'artisans contre les industries qui posaient des brevets. »

Une des principales questions posées aujourd'hui à l'Atelier Paysan est de savoir si la coopérative doit s'inscrire dans le système des brevets (sachant que les licences *creativ com-*

EN AUTO-CONSTRUCTION, L'OUTIL EST, D'UN CÔTÉ, UN SUPPORT POUR LE GROUPE, POUR « FAIRE GROUPE » ET, DE L'AUTRE, UNE FINALITÉ, QUELQUE CHOSE D'UTILE

mons utilisées actuellement pour les plans et tutoriels ne créent pas d'antériorité et n'ont donc pas la possibilité d'empêcher que ce que

l'Atelier publie ne soit repris dans un brevet) ? Outre le coût que cela représente, il y a aussi la dimension éthique de la démarche. Comment se protéger et, à la fois faire évoluer ce système déploré ? Quel rôle pour l'Atelier Paysan dans la tragédie des acteurs qui militent pour un changement de système et qui, pour être efficaces, sont condamnés à s'inscrire dans le système dont ils récusent fondamentalement les limites ?

La machine agricole est présente au quotidien sur les fermes de France. Elle est là, c'est un fait. L'on se doit d'en être équipé. Elle fait cependant très peu l'objet d'un regard critique autrement que sur l'esthétique et la taille¹. Pourtant, les machines, et les techniques qui y sont associées, ne sont pas neutres. Elles disent beaucoup d'un système, orientent les pratiques au quotidien, constituent l'interface entre le paysan et la terre, jusqu'à parfois l'éloigner définitivement de cette dernière. Elles pèsent sur les modèles économiques, elles imposent de dégager des ressources pour leur financement au détriment de l'humain, elles isolent, elles demandent à être nourrie d'espaces de plus en plus démesurés... Face au silence assourdissant du débat à son sujet, il est impératif que les manières de concevoir les technologies et d'en définir les objectifs fasse l'objet d'un débat plus large, en intégrant des acteurs renouvelés.



1- Groupe Maraîchage autonome sur petite surface.

2- Extrait du travail de Master 1 de Lucile Wittersheim auprès d'agriculteurs seine-et-marnais en bio – plus d'infos : www.culturedelanature.com/index.php/agriculture-biologique.

3- *Nouvelles technologies : l'autonomie des agriculteurs en question ?* - dossier paru dans *Transrural* n° 441 (déc. 2014).

4- Pour aller plus loin en matière de regard critique, lire le manifeste *InPACT Pour une souveraineté technologique des paysans* – disponible sur : www.latelierpaysan.org/Pour-une-souverainete-technologique-des-paysans

DE RETOUR DES RENCONTRES

Témoignage de Marine, juin 2016

« Ce week-end je suis allée aux rencontres de l'Atelier Paysan, une coopérative qui fait la promotion de l'auto-construction de matériel agricole. Au menu : initiation aux techniques de travail du métal, ateliers de bricolage de machines, débats et conférences, dégustation de vins, concerts. Voici le retour d'expérience d'une urbaine, chercheuse en sciences sociales, écologiste revendiquée. Je m'intéresse aux questions agricoles, je peux en débattre longtemps. Je n'ai jamais eu de potager, même pas sur mon balcon ; je n'ai jamais eu de balcon. J'ai toujours vécu en appartement et je ne sais pas faire pousser autre chose que les plantes tropicales qui supportent la vie confinée des bords de fenêtres. Ainsi je n'y connais pas grand-chose en pratique à l'agriculture – et encore moins aux machines agricoles. Quelque chose de très fort, de très beau, s'est joué ici ce week-end et je suis heureuse d'y avoir participé.

Dans la voiture on y est déjà, avec une conversation fleuve sur le veganisme qui nous dure de la porte de Vincennes jusqu'à Cluny, du périphérique bondé jusqu'aux premiers prés, des barres d'immeubles jusqu'aux troupeaux. Arrivée au Domaine Saint-Laurent, niché dans une vallée, des prés, des bêtes et des cultures maraîchères, des vieux bâtiments en pierre et au loin perchée à flanc de coteau une grande maison en bois. Ça respire. C'est vivant. Il y a des haies entre les champs et de nombreuses parties boisées. Comme il a beaucoup plu ce printemps la végétation donne un sentiment d'abondance, presque tropicale. C'est beau. Ça soulage les yeux, le cœur. Ça apaise. Quelques rencontres me reviennent : un couple de pics dans un bosquet, un rouge-queue noir dans un pota-



ger. Un catalpa au tronc penché quasiment à l'horizontale soutenu par d'épais piquets de bois. Des chemins partout, bordés de murets, recouverts de vipérine, géraniums sauvages et autres plantes simples.

En discutant, en écoutant les conversations, j'entre dans un univers qui m'est largement inconnu. Je découvre un monde d'acronymes et d'abréviations qui me sont étrangers. Je découvre un jargon, un vocabulaire technique, celui du travail du sol : semelle, allée, planche... des mots qui veulent surement dire ici autre chose que dans le langage courant. En exposition, des machines agricoles dont je n'ai aucune idée de l'utilisation. Vient le moment de surmonter ma réserve pour participer à des ateliers où il faut simplement s'avancer et demander à apprendre en faisant. Je sais un peu travailler le bois, je propose mon aide pour un atelier de fabrication de trieuses à graines mais ils ont alors presque fini, et pas besoin d'aide à ce moment-là. Je passe un moment à regarder une fille qui s'applique avec un rabot sur une pale d'éolienne, juste à

côté. Puis je pars vers la forge. Quelques gars sont rassemblés autour du feu, on m'explique qu'il faut aller m'équiper, je vais chercher des lunettes, un tablier et des gants au magasin général. De retour sur place je demande ce qu'il faut faire, un des participants me donne les consignes du premier exercice : fabriquer un piquet avec un fer à béton. Cela consiste d'abord à faire quatre côtés au bout du piquet, c'est-à-dire un carré à partir d'un rond, puis à les travailler en biais pour faire une pointe. J'essaie. Ceux qui ont commencé le matin me donnent des conseils à chaque fois que je m'y prends mal. Il faut laisser tomber le marteau, laisser jouer la gravité. L'angle est important. Le marteau a un côté plat et l'autre plus arrondi. Il y a aussi différentes parties sur l'enclume, à apprivoiser. Chacun à son tour remet son fer au feu et le ressort quand il est rouge pour taper dessus, rajoute du charbon dans le feu, remet les braises au centre. Le formateur passe de l'un à l'autre et donne des conseils. Il nous montre à chacun mais très spontanément ceux qui

apprennent se montrent aussi les uns aux autres. Il y a surtout des hommes, jeunes et moins jeunes. Je me rends compte que la puissance musculaire compte pas mal à la forge, j'ai le bras assez rapidement fatigué. Je partage avec une autre fille qui s'initie en même temps que moi. L'information passe de main en main en même temps que les outils : au début on demande puis on devient soi-même celui qui passe l'information. J'ai eu en un après-midi un bel aperçu du travail de la forge : il y faut à la fois de la puissance et de la finesse ; à partir d'un fer à béton on peut faire une belle serpette avec un manche décoré d'une spirale au bout. Je rencontre de la douceur dans les gestes qui orientent l'outil comme pour caresser le fer, dessiner la forme. Je résiste à la fumée âcre et soufrée qui se dégage du feu entretenu par une soufflerie électrique. Je supporte mal le bruit intense des masses, des meules, des tours, des scies. Les bouchons d'oreille et casques anti-bruit ne font pas de mal. J'ai aussi appris la trempe qui durcit le métal, et l'affutage final. À la ...

... fin j'ai entre les mains un genre de couteau à lame courbe au fil tortueux, qui ne ressemble pas à grand-chose, mais qui coupe quand même un peu. Je quitte la forge pour assister à une conférence sur l'histoire du machinisme agricole. Je remarque avec plaisir comme le conférencier prend soin de répéter régulièrement : «*Vous en savez sans doute plus que moi*». Pourtant avec son point de vue d'historien, extérieur, il met le doigt sur des mécanismes sous-jacents qui apportent au groupe : les parallèles qu'il fait entre l'époque des premières batteuses à vapeur et celle, toute actuelle, de l'essor de la robotique agricole, donnent corps à l'idée qu'à chaque époque, les transformations techniques sont inscrites dans des rapports de force. Il insiste sur la vigilance à avoir face à la promotion des outils numériques, drones et *big data* : dans ce contexte l'agriculture devient un marché pour la robotique, comme elle l'a été pour l'industrie chimique après la Seconde Guerre mondiale. Et ce n'est pas forcément dans l'intérêt des paysans de suivre ce mouvement. Comme ce n'était pas forcément dans leur intérêt d'adopter les «grandes machines», ce qui avait d'ailleurs donné lieu, il y a plus d'un siècle, à d'importantes révoltes. Il donne ainsi du grain à moudre à la réappropriation du développement technique par les paysans. Il apporte aussi de l'eau au moulin des réflexions sur le thème de «l'innovation». L'innovation revient souvent dans les conversations. C'est un mot porteur d'enthousiasme, mais également piégé. L'Atelier Paysan de son côté fait la «traque à l'innovation» en collectant de ferme en ferme des solutions originales en matière de machines et de bâtis pour les partager plus largement. Mais le mot est aussi approprié par les institutions de recherche agronomique au service du développement génétique et robotique qui déposent ces mêmes paysans de leur outil de travail. Les structures qui participent à la bureaucratisation du financement associatif et scientifique l'emploient aussi abondamment. Ainsi autour d'un repas, je participe à une conversation sur la rationalisation des procédures de délibération permettant de définir ce qu'un projet associatif peut avoir d'innovant : les grilles

d'évaluation chiffrées donnent une apparence «d'objectivité» aux décisions par le biais de notation. Mais en réalité elles masquent les rapports de force et limitent les possibilités pour les acteurs impliqués d'avoir «prise» sur le débat.

Avoir prise. En Europe comme en Afrique (avec le discours de Dakar, prononcé par Sarkozy en juillet 2007, le plus insultant peut-être des discours prononcés «au nom des Français», comme Jean-Claude me le fait remarquer), la dépossession des paysans de leur pouvoir politique est passée par leur stigmatisation, avec des discours qui les désignent comme ceux qui sont restés pris dans le temps cyclique et figé des traditions, incapable ainsi d'entrer dans l'Histoire en embrassant le progrès technique. Ceux qui restent en arrière, qui ne savent pas «innover». Pourtant, s'adapter aux circonstances, voilà bien quelque chose que ceux qui produisent la nourriture doivent nécessairement faire, en dialogue avec la terre, les eaux, les plantes, des animaux. Et puis l'innovation n'a aucun intérêt «en soi». En tant que principe, elle a surtout été mise au service du développement productiviste, avec les conséquences sociales et environnementales que l'on sait. Ainsi semble-t-il toujours bon de se poser la question : innover, par rapport à quel besoin, dans quelles circonstances, quels territoires ? Pour quel projet collectif ? C'est une question politique, et pas

seulement technique. La question technique renvoie toujours au politique. Quand je tapais sur mon fer à béton, je participais donc à un projet politique. Apprendre à fabriquer des outils prend un sens au sein d'un horizon plus large : forger des outils pour avoir une prise sur le monde. Pour participer, justement, à l'histoire en train de se faire.

Le soir vient le moment de profiter de la musique et de discuter encore, de partager ses expériences. J'échange avec un éleveur, membre de la Confédération paysanne, chacun raconte à l'autre son histoire. Nous voici arrivés au loup. Les «pro-loup» et les «anti-loup» ont en général du mal à se parler. Moi je viens du monde de la «nature sauvage» et lui du monde de l'élevage. Le loup est un point de confrontation virulente entre monde agricole et associations de protection de la nature. Pour ma part, je connais le son de cloche au sein de ces dernières, ce que les médias disent de la position du milieu agricole, et celles, diverses, des sociologues qui tentent de théoriser la question. Je suis contente d'apprendre de son expérience, celle d'un éleveur et représentant syndical partisan de la discussion avec les associations environnementalistes. Selon lui elles connaissent mal la situation actuelle de l'élevage, variable en fonction des régions. Il faut trouver des solutions au cas par cas puisque la cohabitation est devenue «inévitabile». Le

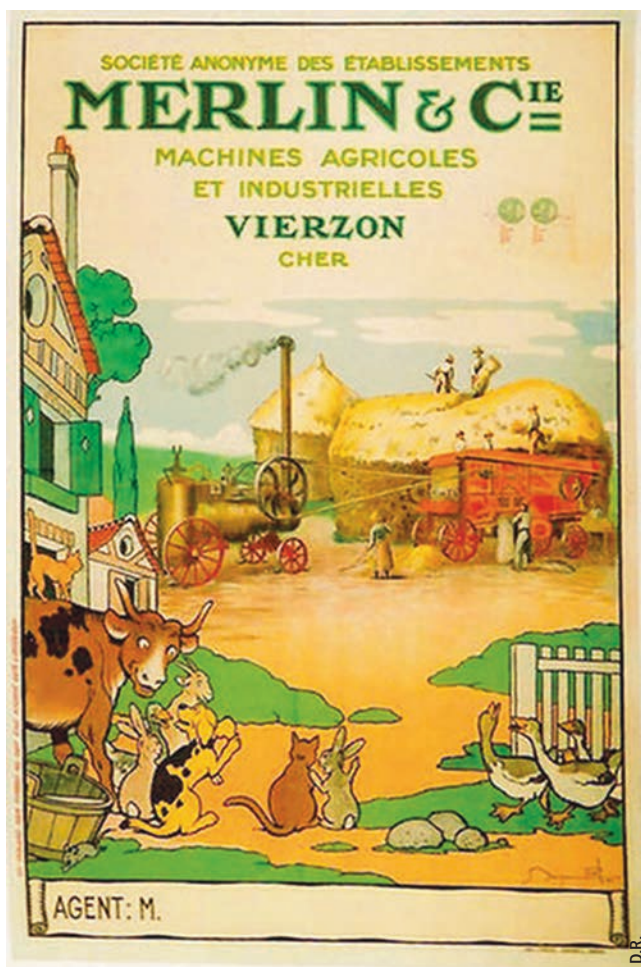
loup progresse vers le Nord, il est déjà dans les Vosges et sera bientôt en Belgique. Il rapporte les propos d'un éleveur pour qui il faut faire comprendre au loup qu'il ne peut pas s'en prendre aux troupeaux sans conséquence. Sans forcément aller jusqu'à tuer, il faut au moins déjà lui faire peur. La rencontre m'entraîne vers une réalité qui n'était pas jusqu'à présent la mienne. Cela me nourrit. L'ambiance du soir, la lune presque pleine, les concerts nous euphorisent peu à peu. Le bruit intense et excitant des batteries, des guitares, des amplis qui hurlent en cadence. Jouissif. Le vin est bon. La bière est douce. Les sourires dansent sur les visages et cette danse nous emporte.

Et encore. Des statues bricolées en ferraille soudée. Des sculpteurs aux cheveux verts et aux yeux fous. Un joueur de corps des Alpes au bord de l'étang qui dialogue avec l'espace et les éléments. Un cheval de trait et son conducteur qui le guide avec délicatesse. Une nourriture délicieuse. De la joie, de la confiance, beaucoup de rires. À la sortie des conférences scientifiques dont j'ai le plus l'habitude, je me sens contrainte et comme cuite à l'étouffée. Là, c'est complètement différent : de ces allers et retours entre les mains, l'estomac, les oreilles et la tête, j'ai l'impression d'avoir appris beaucoup plus, d'une manière plus complète en tout cas. J'en ressors enthousiaste et joyeuse. Je me sens bien. Plus forte. »



Lors de sa conférence¹ du samedi, François Jarrige a proposé une analyse du processus d'adoption des machines agricoles dans les campagnes. L'historien des techniques est notamment connu pour ses travaux sur le mouvement des Luddites en Angleterre au début du XIX^e siècle, ses artisans qui sabotaient et brisaient des machines à tisser. Cette conférence, centrée autour de l'histoire de la mécanisation du battage des céréales, remet en cause l'idée d'une modernisation « linéaire et naturelle » et nous invite à reconsidérer les débats autour de la notion de progrès technique en agriculture. Le développement actuel de la robotique agricole est bien le résultat de choix de société.

« LA FIN DES PAYSANS ET LES RAVAGES DE LA MODERNISATION AGRICOLE »



En France métropolitaine les moissonneuses batteuses se sont imposées en une génération, entre 1945 et les années 1970². Si l'industrialisation de l'agriculture est un phénomène très récent en Europe de l'Ouest, les mécanismes qui l'ont engendrée sont plus anciens et se sont radicalisés après la guerre. Depuis le XVIII^e siècle, on assiste à la construction par les ingénieurs et les élites d'une image où les paysans sont pensés comme des routiniers, des archaïques, qui refusent le progrès, et qu'il faudrait extraire de leur mode de fonctionnement communautaire. Dans l'histoire de l'agriculture, il y a pourtant une multitude de modernisations du Néolithique à nos jours ; les paysans n'ont pas cessé de s'adapter. Les phases de modernisation d'avant le XVIII^e siècle n'ont pas connu de grandes transformations du système technique de production ; elles ont consisté essentiellement en de l'amélioration du fonctionnement des sols, des rotations, etc. La grande originalité du XIX^e siècle réside dans le fait que la machine devient centrale pour pen-

ser la transformation du travail agricole. Ce siècle voit l'émergence de nombreuses inventions de machines qui accompagnent le discours sur l'agriculture comme pratique devant être modernisée et transformée sur le plan technique.

Libérer la main d'œuvre

La mécanisation va s'accélérer car il y a une « pénurie de bras » (en lien avec la révolution industrielle et les guerres napoléoniennes) ; le battage, qui se pratique au fléau et nécessite beaucoup de main d'œuvre, est rapidement ciblé pour faire l'objet de recherches. Il faut trouver des moyens d'accélérer le travail. À la toute fin du XVIII^e siècle, les premiers brevets pour des machines à battre sont déposés en Angleterre, à l'époque de la révolution industrielle et de l'apparition d'un secteur manufacturier en demande de main d'œuvre³. Dans le même temps, et comme aujourd'hui, la société anglaise se heurte à un mur écologique en lien avec la déforestation massive et l'épuisement des sols. L'une des réponses, c'est l'invention

de la vapeur et des énergies fossiles pour remplacer le bois. Assez rapidement, l'agriculture va apparaître comme un marché intéressant pour l'industrie, notamment pour les machines qui ne sont plus fabriquées par le forgeron du village. L'obsession technique commence à s'emparer des sociétés d'Europe de l'Ouest. C'est aussi à cette époque que sont créées les écoles d'agronomie d'où sortent des « spécialistes » ; l'agriculture s'autonomise par rapport aux paysans et la professionnalisation des savoirs scientifiques est amorcée. En France, les premières machines à battre sont manuelles, utilisent la force musculaire, et nécessitent un travail aussi dur que le fléau. Progressivement, elles recourent à la force animale – toute la mécanisation du travail agricole, jusque dans les années 1880, s'est faite avec des animaux. Des centaines de dispositifs techniques voient le jour, chaque région (avec ses spécificités, ses rapports sociaux...) ayant ses techniques. Ces machines et les pratiques qui leurs sont associées ne sont pas brevetées ; la mécanisation rentre ...



British Museum, Prints and Drawings, 1948.0214.941. © Trustees of the British Museum.

Réactions et réappropriation

Cette mécanisation ne s'est pas faite sans soulever de résistances et la diffusion des machines à battre s'est accompagnée de ce qui peut s'apparenter à un « ludisme⁴ des campagnes » en Angleterre mais aussi, notamment lors des émeutes dites du « Capitaine Swing » autour de 1830. En France, on trouve aussi trace, au moment de la révolution de 1848 par exemple, d'un grand nombre de contestations (destruction de machines, émeutes collectives, pétitions...). Il aura fallu près d'un siècle de débats et de controverses pour que les machines se diffusent réellement. Ces contestations collectives ont été qualifiées de révolte contre le progrès technique ; elles pourraient être vues comme des tentatives de mise en discussion des choix techniques. Même s'il existe peu de témoignages, il faut souligner que cette mécanisation s'est également accompagnée d'une réappropriation par le monde paysan qui a développé des stratégies pour la

mettre à son service, à partir de formes collectives des travaux et de la reconstitution de sociabilités autour du battage.

Au cours du XX^e siècle, où on assiste au développement d'un « fatalisme technicien », l'argumentaire pour convaincre les paysans s'est étoffé. L'idée selon laquelle « *on n'a pas le choix, qu'il y a des marchés et que nous devons nous positionner pour ne pas être en retard et que les paysans soient plus compétitifs* » structure les discours sur le progrès technique des libéraux et des socialistes, et la publicité devient une activité à part entière pour les constructeurs. La Seconde Guerre mondiale marque une rupture ; dans un contexte où les paysans français sont discrédités par une étiquette de « collabo » (à la différence de la première dont ils étaient plutôt sortis en « héros Poilus »), l'industrialisation s'est accélérée. La modernité est incarnée par le capitalisme améri-

LE DISCOURS ACTUEL
POUR CONVERTIR
L'AGRICULTURE À
LA ROBOTIQUE AFIN
D'ASSURER DES
DÉBOUCHÉS AUX
INDUSTRIELS FRANÇAIS
DU SECTEUR N'EST
FINALEMENT PAS TRÈS
NOUVEAU

cain, et il faut industrialiser pour répondre à la pénurie de nourriture... Le processus de modernisation est dès lors désinhibé et la critique annihilée. Dans les débats actuels sur la mise en œuvre

d'une agriculture « *compétitive sur les marchés mondiaux et respectueuse de l'environnement* » (sic), la robotique et les nouvelles technologies occupent une place centrale. Marchés mirobolant en perspective, retard de recherche et d'innovation à rattraper, aucun autre choix pour être compétitif... Le discours actuel pour convertir l'agriculture à la robotique afin d'assurer des débouchés aux industriels français du secteur n'est finalement pas très nouveau. Il est important d'en permanence le déconstruire pour peser dans la définition de ce que doivent être des techniques gages d'émancipation.

1 - Vidéo disponible sur : www.latelierpaysan.org/Rencontres-Juin-2016.

2 - Les premières moissonneuses batteuses ont été expérimentées dans les grands domaines des colonies, dans les années 1920.

3 - C'est l'amorce de l'exode rural ; en Angleterre, plus de 50% de la population est considérée comme urbaine en 1850, ce qui sera le cas en 1931 en France.

4 - Ned Ludd aurait été un ouvrier anglais qui aurait détruit deux métiers à tisser à la fin du XVIII^e siècle. Au début du XIX^e siècle, lors d'un conflit violent opposant artisans du textile et manufacturiers, des lettres signées de ce nom ont été envoyées menaçant les patrons de l'industrie textile de sabotage et de bris de métiers à tisser.



L'Atelier paysan est un collectif de paysans et de paysannes, de salariés et de salariées et de structures du développement agricole, réunis au sein d'une Société coopérative d'intérêt collectif. Il développe une démarche innovante de réappropriation de savoirs paysans et d'autonomisation dans le domaine des agroéquipements adaptés à l'agriculture biologique.

Depuis ses débuts, il a réuni ce qu'il faut d'expertise pour valoriser des inventions fermières, co-développer avec des groupes de pratique agricole de nouvelles solutions techniques adaptées, et rendre accessibles ces connaissances par des documents didactiques papiers ou numériques et des formations à l'auto-construction.

L'acquisition de cinq camions transportant machines, matériaux et consommables nécessaires à l'auto-construction, permet aujourd'hui à l'Atelier paysan de conduire des chantiers d'auto-construction en atelier ou « de ferme en ferme ». Partout où la demande s'exprime, l'Atelier Paysan accompagne les agriculteurs et les agricultrices de toutes les filières de production, dans leurs cheminements et leurs tâtonnements, individuels et collectifs, autour des agroéquipements adaptés aux pratiques techniques et culturelles de l'agriculture biologique et paysanne.

L'outil de travail adapté et l'auto-construction accompagnée sont des leviers techniques, économiques et culturels jusque-là peu explorés par le développement agricole. Ils ont pourtant un impact décisif pour faciliter les démarches d'installation, de conversion et de progrès agronomiques en agriculture biologique, plus autonome et économe.

L'ATELIER PAYSAN

COOPÉRATIVE D'AUTOCONSTRUCTION

LE PROJET USAGES

Ce document s'inscrit dans le projet de coopération Usages qui mobilise des structures du développement agricole (l'Atelier Paysan, la FNCuma, la Fadem, l'InterAfocg et la FRCuma Aura) et des acteurs de la recherche (UFR Sociologies d'AgroParisTech et UMR Innovation du Cirad) pour réfléchir et mettre en œuvre des méthodes d'accompagnement des agriculteurs qui relèvent de l'innovation par les usages.

Autrement appelée ascendante, participative, horizontale ou ouverte, l'innovation par les usages est un processus qui implique directement les usagers dans la conception de l'innovation : ils ne sont plus seulement consommateurs mais deviennent producteurs de tout ou partie de la réponse à leurs besoins, leurs valeurs. Par la suite, une communauté d'usagers, de pratiques, se forme, motrice dans l'amélioration continue de l'innovation. C'est un autre rapport à la technique, et un autre rapport à l'implication des usagers, qui ne sont plus des utilisateurs passifs, et sont associés bien plus étroitement que dans le cas d'une innovation pensée pour eux, mais sans leur concours.

Les ateliers d'échange des Rencontres 2016 de l'Atelier Paysan s'inscrivent dans ce projet Usages. Les trois thèmes de cette synthèse (« Trouver le chemin de l'autonomie », « Le collectif, son accompagnement » et « L'outil (ré)approprié ») permettent chacun de dessiner les contours de ce que signifie l'innovation par les usages au sein de la démarche de l'Atelier Paysan et de ses partenaires, en mettant notamment en valeur les méthodes d'animation des groupes d'agriculteurs qui, par leurs travaux et réalisations, viennent enrichir le pot commun de savoirs et savoir-faire paysans.

Plus d'infos : <http://latelierpaysan.org/Le-projet-USAGES-2133>



CONTACTS

Rhône-Alpes
ZA des Papeteries
38140 RENAGE

04 76 65 85 98
contact@latelierpaysan.org

Antenne Grand-Ouest
Ferme de Quimerc'h
Route de Quimperlé
29380 Bannalec

06 51 45 13 77
v.bratzlawsky@latelierpaysan.org

CRÉDIT PHOTOS
Axel Poisson Courtial
yvanoe.fr/site-photos

CE DOCUMENT A ÉTÉ RÉALISÉ PAR
l'Adir www.transrural-initiatives.org

ET MIS EN PAGE PAR
Catherine Boe ktyboe@orange.fr

Le projet Usages ou « L'innovation par les usages, un moteur pour l'agroécologie et les dynamiques rurales », est lauréat du programme Mobilisation collective pour le développement rural du Réseau rural national ; il bénéficie du soutien financier de l'Europe et de l'État.



Cette action est cofinancée par le Fonds européen agricole pour le développement rural : l'Europe investit dans les zones rurales.

